Pensée du jour :

« Ce n'est pas parce qu'il fait noir que le jour n'existe pas »

David Foenkinos

Le Petit Valdéen

TRIMESTRIEL N° 17 AUTOMNE 2021

Le 11 Septembre était une belle journée avec l'exposition de trois artistes valdéens : Romain Castanié et ses sculptures, collages, peintures techniques et engagées, Christian Vacher et sa revue étonnante en maquettes de sites et patrimoine, Pierre Faure au trait poétique et raffiné. Le vernissage qui suivit sur l'esplanade fut très agréable, et sublimé par la prestation en chansons de Dagi et Didier.

L'assemblée générale s'est tenue le même jour à la salle Jean Delair : le compte-rendu financier a été fait par Joelle Vally, toujours aussi précise ; les comptes étaient équilibrés avant le décompte des adhésions qui continuent à nous parvenir. Pierre a rappelé les actions de la Valdéenne, Christine et Christian nous ont renseignés sur le chemin de l'aqueduc pour nous donner les avancées du projet : rencontre initiée par Pascal Piroux coordinateur avec les représentants des mairies concernées, travail avec les bénévoles de Vieille-Brioude, et dépôt d'une demande de subvention auprès de la Fondation du Patrimoine très intéressée…

Puis vint la suggestion du festivaldéen (un peu le festival de Cannes à notre échelle…), c'est-à-dire de petits films projetés et proposés par vous à partir de vos caméras d'appareil photos ou téléphones. Il serait bien de nous faire parvenir vos réalisations avant le 25 décembre pour organiser au mieux la montée des marches… et la projection curieuse et amusée.

A partir du Samedi 9 Octobre, nous continuons nos travaux sur l'aqueduc de Lavaudieu, qui se poursuivront durant l'automne et l'hiver. Si vous désirez vous joindre à nous, le rendez-vous sera toujours à 9 heures au pont de Lavaudieu, chaque Samedi. Il est probable cette année que ce chantier nous mènera sur la commune voisine, en rejoignant l'équipe de Vieille-Brioude. Nul besoin de montrer ses muscles… des compétences « sécatoriales » suffisent !

AVIS de RECHERCHES

La Valdéenne consacrera tout ou partie de son numéro de Printemps (N° 19) au « racoon », le raton-laveur, qui désormais fait partie de la faune de notre commune, et semble prendre ses aises… D'ores et déjà, nous vous demandons de prendre quelques notes si vous croisez cet animal – mort ou vivant- : date et lieu de la rencontre, observations sur son comportement… Dans notre prochain numéro (le N° 18), vous recevrez une fiche questionnaire. Cette enquête sera la base de notre future étude et permettra de constater sa réelle extension dans l'espace communal.

LES LITRES FUNÉRAIRES DE L'ÉGLISE DE LAVAUDIEU.

J.Panthier

Voilà revenu le temps de la fête de tous les saints et de celui de nos morts. C'est une période qui peut-être douloureuse, chargée de reconnaissance ou de souvenirs heureux vécus avec des êtres chers. En tous cas c'est une période de mémoire qu'il est important de conserver. La date choisie ne fait rien, mais l'expérience nous montre que nous avons besoin de ces prétextes et de ces rendez-vous. La Toussaint permet aux catholiques le 1 er novembre d'honorer tous les saints. Cette fête est associée voire confondue et même remplacée par la fête des morts dont la date officielle est le 2 novembre. Moins ancienne que la Toussaint, elle commémore la mémoire de nos fidèles défunts et a été instituée à partir du Xème siècle. Il existe un rapprochement religieux et païen dans ces dates confondues il n'y a pas si longtemps, avec le début de l'hiver.

Heureusement, ces stations plus ou moins longues de mon enfance devant des tombes dispersées étaient diverties par des ornementations ou des bouquets somptueux préparés de longue date et qu'il fallait voir ce jour-là car bien souvent le matin du lendemain les avait gelés. Les allées étaient colorées et les cimetières gris d'habitude semblaient rajeunis. . Le souvenir des visites des tombes aux cimetières s'accompagne des vents traversants et des pieds engourdis par le froid.

LA SYMBOLIQUE DES COULEURS POUR LE DEUIL

Dans chaque pays et de tous temps les couleurs ont une charge symbolique qui peut êtredifférente selon les cultures. Ainsi, le deuil est représenté par diverses couleurs selon le lieu du globe où l'on habite.

Ainsi, en Asie : le blanc est privilégié en Inde, au Vietnam. En Chine tout est cyclique et soumis à la complémentarité entre le Yin et le Yang (ce qui est très différent pour nous qui les opposons), ainsi le cycle peut être représenté par un cercle divisé en 4 points que l'on pourrait appeler Nord, Est, Sud et Ouest, et superposer sur ces points, Hiver, Printemps, Été, Automne, ou encore Mort, Naissance, âge adulte, vieillesse… Le blanc est la couleur de l'hiver, de la neige, de la mort. Au Japon, le deuil se représente en blanc et noir, le mort allant vers la lumière. En Iran, la couleur du deuil est le bleu, couleur de paix. Les Egyptiens et les Philippins s'habillent en jaune pour symboliser le soleil. Les occidentaux portent des couleurs sombres, en particulier le noir : on considère que le mort revient à l'état de cendres, on respecte aussi l'obscurité dans laquelle est plongé le défunt. Ainsi, il était coutume de fermer les volets et de voiler les portraits et les miroirs afin que la vue éteinte du défunt nous prive aussi des images et de la lumière. Le

violet peut symboliser la transition entre le « grand » deuil et la fin du deuil. C'est aussi la couleur liturgique de la messe des morts. Le blanc, symbole de pureté, pourra être porté pour les obsèques d'un enfant.

La couleur des fleurs de la cérémonie est choisie également en fonction de leur message: le blanc comme il a été dit représente la pureté, l'innocence de l'enfance, le violet donne une tonalité de regrets et de tristesse quant au rouge, il renvoie à une symbolique de passion. Les fleurs et leurs compositions aussi sont porteuses d'une signification symbolique: ainsi sont les œillets, les chrysanthèmes, les lys et les roses disposés selon les formes de coussin, de croix ou de cœur.

Cependant de nos jours, certaines personnes présentes aux obsèques portent des vêtements aux couleurs vives, n'accordant pas d'importance aux conventions même en étant proche de la famille ou pour rendre hommage à une personne particulièrement gaie. Ce peut être aussi pour respecter la couleur préférée du défunt. Dans tous les cas, l'attitude demeure respectueuse. Lors de l'enterrement d'Aimé Beau les personnes présentes pouvaient un instant afficher une profonde tristesse et l'instant d'après rire en écoutant dans le respect et l'amitié les aventures rocambolesques du défunt. (Lire le petit Valdéen N°14)

Le mouvement gothique apparaît au début du XXIème siècle avec des éléments emblématiques tels que les tenues, le teint blafard, livide accentué par l'usage massif du noir jusque dans les cheveux. L'utilisation du maquillage et des accessoires exubérants et morbides (chauves souris, cercueils, crânes ossements) accentue cette vision de mal-être et de mort.

POUR QUELLES RAISONS LE NOIR EST IL LA COULEUR DU DEUIL ?

La couleur noire marquant le deuil serait d'origine tardive espagnole, elle daterait du XIIème siècle. La première représentation historique se trouve sur le tombeau de Sancho Diaz de Carillo conservé au musée d'art catalan de Barcelone. Quant au changement vestimentaire, il daterait de l'époque de Philippe V de France en 1316 à la mort de Louis X le Hutin, puis en 1328 Mahaut d'Artois à la mort de son gendre Charles IV. La peste dite noire de 1347-1348 va favoriser le port du noir en signe de pénitence collective. (lire le petit Valdéen N°3 sur cette période tragique). À la cour d'Angleterre, les plus anciennes archives d'un deuil solennel serait pour la mort de Jean II dit le Bon (surnommé le Bon à cause de sa générosité et sa magnificence), roi français-otage chevaleresque à Londres où il mourut le 8 avril 1364. Il fut pleuré par ses sujets pour sa conduite héroïque mais mal inspirée lors de la désastreuse bataille de Poitiers contre le « prince noir ». L'histoire cite surtout le très puissant duc de Bourgogne Philippe le Bon (1419-1467) qui impose à la cour le port du noir. Certes il fit preuve d'humilité et de

pénitence, mais le noir de ses tenues est dense, riche et…politique. En 1477, le duc René II de Lorraine célébra, en tendant de tissu noir la collégiale Saint Georges de Nancy, la défaite mortelle du duc de Bourgogne plus connu sous le nom de Charles le Téméraire le bien nommé (venu assiéger Nancy et qui périt dans la boue à moitié mangé par les loups). Contre sa volonté, Anne de Bretagne dut épouser son vainqueur Charles VIII puis son successeur le duc d'Orléans qui prit le nom de Louis XII. Elle se vêt de noir et oblige la cour à en faire de même. Est-ce pour ses époux qu'elle instaura la coutume des reines veuves ou pour le rattachement de la Bretagne qui devenait française ?

Catherine de Médicis qu'on appelle « la reine noire », ne se vêt que de noir à partir de la mort de son mari le roi Henri II, puis de trois de ses fils-rois, tous déséquilibrés et incompétents : François II maladif , puis Charles IX colérique et sanguinaire (responsable de la guerre civile entre les catholiques et les huguenots et du comble de l'horreur: le 24 août 1572 jour de la St Barthélémy « tuez - les tous, qu'il n'en reste aucun pour me le reprocher »), et le dernier Henri III dépensier à outrance. La reine noire en gardera une image impopulaire et sombre alors qu'elle tenta d'apporter la paix dans les périodes de sa régence. (voir ou revoir un des chefs d'œuvre de Patrice Chéreau : « la reine Margot »).

De nombreux ordres religieux et des universitaires, à cause de cette symbolique austère et vertueuse vont se vêtir de noir. Il est vrai aussi que les teintures pour les étoffes vers 1500 font des progrès importants donnant une densité à la couleur noire.

Au moyen-âge, les tentures funéraires étaient très onéreuses, les familles les plus fortunées en faisaient parfois don aux hôpitaux ou aux églises. Ces tentures recouvraient le cercueil, les chambres du mort étaient tendues de noir. Les signes extérieurs de la mort ont existé jusqu'au XXème siècle. Ainsi certains d'entre nous se souviennent des tentures aux allures un peu théâtrales aux portes des défunts, des convois funéraires des corbillards « d'antan » chantés par Brassens, et du port des vêtements de deuil pendant une durée déterminée par les conventions sociales. D'après Philippe Ariès, auteur des Essais sur l'histoire de la mort en occident , « l'interdit des représentations de la mort serait né aux Etats-Unis au début du XXème siècle afin de préserver le bonheur des vivants. »

Pendant des siècles les hommes des sociétés occidentales avaient vécu avec la proximité de la mort, le XXème siècle et surtout la fin du XXème siècle dans les campagnes a inversé ce rapport. Le mort ne meurt plus chez lui. La mort est laissée à distance…Est ce trop ? Le côté officiel et rituel donnait plus d'importance sociale à ce

passage mais c'est en suivant des enterrements laïques ou religieux qu'on sent bien que le cérémonial moderne peut être chargé d'émotion et de marques intérieures du deuil tout aussi profonds. Le « théâtre » de la mort avec les tentures, la pompe des cérémonies, le nombre et même la taille des cierges célébraient non seulement la mort mais surtout le rappel d'une identité sociale. Les armoiries qui perpétuent la lignée familiale font suite à la coutume romaine qui faisait accompagner le défunt des portraits des ancêtres. À notre époque, les brassards noirs rappellent et affirment en le montrant la proximité douloureuse avec le défunt (famille, sportifs, événements dramatiques et collectifs).

LES ARMOIRIES ET LES BLASONS:

Dans l'antiquité, les peuples belligérants se différenciaient facilement, il en fut tout autrement dans les guerres féodales car l'équipement militaire s'était alourdi considérablement. Les hommes d' alors sont couverts de fer de la tête aux pieds, ce qui rend hasardeuse la reconnaissance des chefs. À la bataille d'Hastings, Guillaume dut enlever son heaume pour montrer à ses guerriers normands qu'il n'était pas mort et que le combat devait redoubler d'ardeur. La solution vint de signes peints sur les boucliers de forme ronde ou en amande. La « chanson de Roland » décrit les armes comme des signes de reconnaissance.

Les armoiries qui décorent les écus (boucliers) et les bannières apparurent en occident dans la première moitié du XIIème siècle. Elles n'ont pas été importées d'orient, mais les croisades qui réunissaient beaucoup de chevaliers venant de toutes les régions d'Europe ont contribué à la diffusion de leur emploi et à leur codification en un système rigoureux : l'héraldique. Ces signes peints sur l'écu, la cotte de mailles permettent de reconnaître les chevaliers sur les champs de batailles mais aussi dans les jeux (joutes ou tournois).

Au moyen âge, les hérauts sont des officiers domestiques au service d'un prince ou d'un seigneur. Ils possèdent le savoir de la lecture des blasons, ils règlent les jeux et les cérémonies et annoncent les chevaliers en énonçant son blason, c'est-à-dire la description des signes qui recouvrent le bouclier. Cette pratique s'appelle la langue héraldique comprise par tous. Dans la société médiévale, tout signataire d'un certain rang accompagnait la signature d'un document du paraphe de ses armes. Dès le début du XIIIème siècle, les vitraux de la cathédrale de Chartres montrent des armoiries à l'intérieur de l'espace sacré. Du XIIIème siècle au XIVème l'héraldique se complexifie

en permettant par des ornementations adaptées de rendre compte des évolutions de la famille, des alliances, toutes sortes d'informations sur le rang social du possesseur d'armoiries. Au XXème siècle, le blaze signifie le numéro qui permet d'identifier les prisonniers. Par extension, en argot le blaze correspond à l'identité de l'individu. Les blasons quant à eux sont utilisés par les villes, les associations, les équipes et leurs supporters et évoluent vers le fanion et le logo.

Du noir illustré par les blasons va naître LA LITRE FUNÉRAIRE:

Un des premiers témoignages de la présence d'armoiries devant un fond noir est donné par Olivier de la Marche membre des « Frères du Lys » lors d'une réunion annuelle (1445) des chevaliers de la Toison d'Or: dans le choeur de l'église paroissiale St Jean devenue cathédrale Saint Bavon en 1559 à Gand étaient disposées les armoiries et les devises des chevaliers, les places vides étaient occupées par les armoiries devant un tissu noir à la place des chevaliers décédés. (Le blason d'Olivier de la Marche est peint à la confrérie de Notre Dame des 7 Douleurs). Pendant la période du Carême, les images, les crucifix, les reliques dans les églises et les chapelles sont recouverts de draps noirs, un voile sépare le chœur de la nef : c'est le temps de la pénitence mais aussi de la descente du Christ aux limbes, c'est le temps du silence des ténèbres et du passage du visible à l'invisible. La lumière et les sons des cloches reviendront avec la résurrection du Christ.

Le droit de litre va accorder aux seigneurs le privilège de s'approprier l'espace sacré et ainsi de faire porter le deuil à toute la communauté. L'ordonnance de Villers-Cotterets de 1539 est la date retenue comme étant celle du plus ancien énoncé du droit de litre pour toute la France car le droit existait déjà en Bretagne. (Christian Davy et Laurence Blondeaux). La coutume d'une bande noire tendue sur les murs pour les funérailles et le temps du deuil (1 an et 1 jour) va être remplacée par l'utilisation directe du support des murs.

Les litres funéraires de Lavaudieu représentent sur un bandeau noir peint d'environ 50cms en largeur certaines des armoiries des familles bienfaitrices du prieuré puis de l'abbaye:

B

C (voir ci-dessous)

A) Le Long de Chenilhac qui donnèrent 4 prieures à Lavaudieu : Madeleine, Isabeau, Charlotte et Diane-Claude (1554-1651), leur litre est visible dans le chœur à 2m40.

B) Guérin de Lugeac 2 prieures Jeanne nièce de Diane-Claude élue trop jeune remplacée par Marguerite avant de redevenir prieure (1651-1692-1700) litre présente dans le chœur à 2m40 à gauche et 2m10 à droite, dans l'encadrement de la fenêtre du transept à 2m40 et en ceinture autour de la nef à 2m40 recouvrant la partie haute de la peinture représentant Saint Christophe et au dessus de la litre de la famille…

C) Montboissier de Beaufort-Canilhac 2 abbesses Marguerite 1 ère abbesse qui démissionnera pour Gabrielle (1719-1738-1768), une litre inférieure à la précédente à 2m10 dans la nef et sur un pilier.

- enfin plus tard, parente des 2 prieures citées précédemment, Marie Charlotte Guérin de Lugeac, sœur du beau Lugeac (lire le petit Valdéen N° 12) et dernière abbesse (1768-1792) n'a pas de litre (blason intérieur comparable à ses parentes, mais pour le B extérieur, la cordelette fait état de l'appartenance à l'ordre de la Cordelière.)

A ←

→ B

Comme un brassard de deuil à l'intérieur de l'église, elles sont souvent effacées ou recouvertes. Il était possible d'en peindre aussi à l'extérieur. Elles étaient toutes conçues selon des règles hiérarchiques bien définies. Le mot litre vient du latin « litura » qui a de nombreuses significations telles que rature, tache, correction, mais le latin médiéval listra a sens de bordure. Ce bandeau composé perpétue la mémoire du défunt ou des défunt(e)s. Ce droit honorifique était réservé aux seigneurs patrons ou bienfaiteurs. La litre peut mesurer entre 40 centimètres et 1 mètre 20 et peut être peinte au dessus ou en dessous d'une peinture murale et parfois même la traverser comme c'est le cas dans notre église. La litre pouvait être recouverte de badigeon blanc et recouverte par une autre litre d'un nouveau seigneur. La réalisation d'une litre supplémentaire était soumise à l'autorisation du seigneur fondateur dont la litre se

trouvait à l'endroit le plus éminent et au dessus de la nouvelle. Certains seigneurs peu scrupuleux n'hésitaient pas à effacer des peintures antérieures ou même des stations du chemin symbolique du temps de la Passion du Christ. Tous ces problèmes de prééminence et d'emplacement sont souvent sources de conflits sous l'ancien régime. Certains curés cherchent aussi à effacer ces marques d'influence dans l'espace sacré.

Au XVIIIème siècle, les armoiries des familles des femmes rejoignent celles de leurs maris. Les patrons ecclésiastiques avaient eux aussi le droit de peindre leur litre avec les armes de leur église. L'évolution de la litre contrarie l'espace religieux en apportant une dimension sociale et politique. La révolution va mettre fin à cet usage et à ce privilège en interdisant la représentation des armoiries dans les lieux publics.

La litre funéraire méconnue devient, à notre époque, une ligne abstraite représentant l'irreprésentable. Protégée, l'histoire nous permet de l'analyser et de la comprendre. Au XXème siècle, les artistes Yves Klein avec son exposition parisienne sur « le vide » et Malévitch avec le « carré noir » vont essayer d'exprimer la mort : « Tout le monde mourra, et nous, nous serons éternels ». Le public connait des difficultés et des divergences pour lire et intégrer ces nouvelles créations artistiques parfois commandes publiques : ainsi la représentation contemporaine méditative des vitraux de Pierre Soulages entre noir et lumière dans l'architecture romane de Conques : « J'ai choisi dans mes vitraux les formes qui sont comme un souffle rythmé par les barlotières (structures métalliques qui supportent les différents éléments des vitraux) ondes de plomb comme des symphonies muettes » .

Bibliographie:

- Larousse: 2 000 ans d'histoire (vol 2 et 3)
  - A. Courtillé: Lavaudieu
  - Granet: La pensée chinoise
  - Olivier de la Marche: Mémoires de la période 1435-1488 sur les mœurs et usages militaires.
  - P. Bodin: conférence éditée par l'association des peintures des danses macabres d'Europe.